



Communication et organisation

HS N°2 | 2002
Hommage à Robert Escarpit

Débat avec le public



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/communicationorganisation/3025>

DOI : 10.4000/communicationorganisation.3025

ISSN : 1775-3546

Éditeur

Presses universitaires de Bordeaux

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2002

ISSN : 1168-5549

Référence électronique

« Débat avec le public », *Communication et organisation* [En ligne], HS N°2 | 2002, mis en ligne le 27 mars 2012, consulté le 04 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/communicationorganisation/3025> ; DOI : 10.4000/communicationorganisation.3025

Ce document a été généré automatiquement le 4 mai 2019.

© Presses universitaires de Bordeaux

Débat avec le public

- 1 Jean-Luc Michel, professeur à l'Université de Saint-Étienne : Au sujet du mot interdiscipline qui a été prononcé par plusieurs intervenants, je voulais d'abord dire, que nous avons placé il y a déjà plusieurs mois, le premier discours introductif aux SIC prononcé par Robert Escarpit sur le serveur « SICNET » de la SFSIC. Je voulais lui rendre ce petit hommage. Dans ce texte, qui montrait son humour, il faisait allusion à toute une autre culture il citait l'auteur américain X et son concept de nexialisme, et ma réflexion était par rapport à cette interdiscipline dont on parle et à l'humour et la distance qui sied par rapport à cela. Sur ce terrain, là aussi Robert Escarpit était en avance de 20 ans. Je me disais, à propos de l'interdiscipline, qui était quelque chose qui nous interrogeait, qu'il fallait peut-être que nous allions au bout de cette logique. Au bout de cette logique, cela voulait peut-être dire : « ne sommes nous pas au seuil d'une nouvelle épistémologie ? ». Je veux dire par-là qu'on a un certain nombre de méthodes de recherche aux SIC, empruntées à tout un tas d'autres disciplines, et qu'il faudrait peut-être les interroger ailleurs. Je pensais, en écoutant les orateurs, à la théorie des catastrophes et aux sciences de l'imprécis. Tout à l'heure, on parlait de modélisation, il me semble que cela fait partie de techniques très intéressantes à condition qu'on ne leur donne pas le côté dogmatique, fermé, que certains veulent bien y mettre. Mais je crois que c'est à nous d'y veiller en regardant par exemple ce qui se fait en biologie ou en physique, où l'on ne sait pas comment traiter la quantité d'informations reçues et où l'on cherche des solutions de ce côté. Je veux dire aussi par rapport à la formation de nos enseignants-chercheurs qu'il faudrait peut-être que nous soyons le plus nexialiste possible au sens où l'entendait Robert Escarpit.
- 2 Sylvie Merviel, professeur à l'Université de Valenciennes : Je voulais redresser une petite erreur qui a été faite tout à l'heure, une inexactitude. À Valenciennes, on dispose d'un outil d'assistance à l'écriture, un nouveau stylo en quelque sorte, comme il existe de nouveaux pianos et de nouveaux pinceaux, qui préservent toute sa place à l'auteur, à sa culture et à son envie de communication., Donc c'est un peu le contraire de ce qui vient d'être dit : nulle part, il n'est question d'automatisation de l'écriture, mais d'automatisation de la validation du produit. Les jugements superficiels et les réactions épidermiques à nos recherches relèvent d'une pathologie grave qui explique pourquoi la bataille contre les informaticiens est perdue d'avance : ils ont pris la place parce que vous

la leur avez laissée. Je remercie le professeur Devèze d'avoir voulu publiquement m'évincer de votre communauté aujourd'hui, cela prouve que mon équipe et moi-même reprenons le flambeau des trublions qui empêchent les bien-pensants de s'endormir en rond, j'en suis très honorée. Vous ne pouviez me faire de plus bel hommage aujourd'hui.

- 3 Pierre Christin, maître de conférences à l'Université Bordeaux 3 (IUT) : Je voudrais prendre la défense d'autres catégories de personnel qui ont un peu souffert, soit directement, soit indirectement. Je voudrais prendre la défense des bateleurs, des funambules, des rigolos et même des apprentis sorciers. En effet, les thèses des SIC sont très agréables à lire mais on ne peut pas passer sa vie à ça, c'est pas vraiment tout public. Il faut qu'il y ait tous ces amuseurs, qui peuvent être dangereux dans certains cas, il faut qu'il y ait des journalistes, des animateurs télé, des cd-rom stupides, des jeux débiles, il faut qu'il y ait *Détective* ou *Voici*, pour que les SIC aient un objet. Il y a quelque chose qui me gêne un tout petit peu dans les interventions d'aujourd'hui, un désir un peu prophylactique. Entre l'hygiénisme et presque l'eugénisme, vous savez que ça va vite. Il y a tout un côté sale dans la production de presse et de radio, dans tout ce qui fait notre environnement, ce qui a été très bien dit par notre ami canadien. Ce qui pose d'ailleurs des problèmes souvent contradictoires, à nos étudiants quand ils entrent par la suite dans la profession. Il faut que nous acceptions tout ce monde de funambules, de saltimbanques. Par ailleurs, l'esprit de géométrie qui doit prévaloir à l'université n'est pas forcément valable pour le reste de la profession, ou alors nous ne pouvons faire régner qu'un silence d'une parfaite propreté.
- 4 Martine Joly, professeur à l'Université Bordeaux 3 (ISIC) : J'irai un petit peu dans le sens de Pierre Christin. Je suis responsable d'une formation à finalité professionnelle ; nous sommes en relation étroite avec l'univers des professionnels de la télé et du cinéma. Et je voudrais aller contre cette idée qu'à l'université, on réfléchit et dans les professions, on ne réfléchit pas. Il y a quand même de plus en plus, de la part des professionnels de ces milieux-là, une demande de recherche théorique avec un désir d'application dans leurs métiers. Il y a une sorte de pression qui vient de la part des professionnels pour nous faire travailler. D'autre part, je voulais aussi insister sur la formation parce que Bernard Miège a parlé des échanges internationaux essentiellement au niveau des étudiants ou de la recherche. Mais au niveau de la formation professionnelle, nous avons aussi un devoir de militantisme. En particulier à l'ISIC, nous avons déjà commencé puisque nous avons participé à la mise en place de formations professionnelles à l'étranger. Il y a une réalité derrière laquelle il ne faudrait pas que nous courions : la mondialisation fait que la génération de nos enfants travaille en Chine, en Argentine, en Australie, au Québec. Nos jeunes auront pour partenaires professionnels, des jeunes étrangers. Je m'aperçois que l'interculturalisme n'est plus un gadget d'intellectuel, qui a été étudié par des chercheurs, mais c'est une réalité qui au lieu de se banaliser, se renforce. La nécessité de se connaître les uns les autres, d'être un médiateur, d'être un passeur pour les jeunes générations est donc un véritable devoir.
- 5 Bernard Miège : Il y a beaucoup de choses avec lesquelles je suis d'accord. Je voudrais tout d'abord dire à Pierre Christin que la recherche n'est pas l'esprit de géométrie. La recherche peut être extrêmement variée et je ne vois pas en quoi la recherche qu'elle soit universitaire ou non, serait contre ce qu'il demande. Ceci étant, la vraie question, la plus importante me paraît être celle de nos rapports avec d'autres disciplines, d'autres champs professionnels, essentiellement l'informatique, les sciences cognitives. À ce propos, je suis en désaccord avec Madame Merviel, le combat n'est pas perdu. Mais, je suis obligé de

constater que dans le domaine de la communication homme machine, dans le perfectionnement de logiciels pour des tâches d'information ou de communication, les informaticiens sont en train de nous refaire le coup qu'ils ont fait aux gestionnaires depuis vingt ans. C'est à dire qu'ils travaillent à la place de tous nos linguistes parce que dans la traduction automatique il y a très peu de linguistes. Il faut travailler avec eux, c'est parfaitement évident, mais il ne faut absolument pas aller dans leur sens qui est celui du perfectionnement de la modélisation. Il faut montrer la spécificité d'une approche communicationnelle, linguistique, donc complexe. Et je crois qu'ils se moquent des questions que nous leurs posons, en général, ils ont une pratique de la recherche qui n'est pas du tout la nôtre, sauf certains d'entre eux. En réalité, leur problème c'est d'intégrer dans des logiciels de plus en plus perfectionnés, des comportements humains, des schémas mentaux, des façons de travailler sans trop se poser la question de savoir à quoi ça correspond du point de vue de la communication ordinaire

- 6 Sylvie Merviel : Je suis entièrement d'accord avec vous sur le « sauf certains d'entre eux » et justement, ceux-là, je pense qu'en tant qu'êtres humains ils sont sensibles à certains aspects que les sciences leur ont peut-être fait oublier ; on peut les réveiller chez eux et commencer à collaborer avec eux et c'est par ce biais-là qu'on va pouvoir effectivement mettre en place les outils de demain.
- 7 Axel Gryspeerdt : En matière de relations avec les milieux professionnels, ceux-ci ont peut-être été un peu négligés alors qu'ils réfléchissent et qu'ils écrivent beaucoup. En effet, si on regarde les rayons de librairies consacrés à la communication on constate que au moins la moitié des écrits émane des professionnels et non du monde scientifique et universitaire. Ce que je peux signaler c'est que dans le cadre de cette opération dont je parlais tout à l'heure nous avons pris le parti d'associer des professionnels et lors du colloque de l'année prochaine les milieux professionnels vont être invités. La commission européenne a joint la formation au journalisme au réseau LCN (Local Communication Network), on a joint le journalisme par le biais de l'EJTA (European Journalism Training Association) qui fait partie de l'organisation des activités du réseau. Ce réseau thématique est, par nature, provisoire. Il deviendra un jour une association des enseignants, qui ne sont pas obligatoirement des chercheurs.
- 8 Jean Devèze : Je voudrais intervenir à propos de ce que vient de dire Bernard Miège tout à l'heure. Pas plus tard qu'avant-hier, j'étais convié à une réunion au ministère de la Recherche qui était organisée à l'initiative d'une quinzaine d'associations de spécialistes dans toutes les variétés : électronique, informatique, simulation. Ces associations ont constitué une sorte d'association fédérative appelée l'Association des Sciences et Techniques de l'information. Je peux vous dire très sérieusement que la SFSIC n'y avait pas été conviée mais comme quelqu'un nous avait informé, nous sommes allés voir, mon ami Jacques Perriault et moi-même. Quand j'ai soulevé la question du statut des sciences humaines et sociales dans les activités qu'ils se proposaient d'opérer, il y a eu un certain flottement et désarroi dans l'assemblée. Puis quelqu'un m'a dit : « Mais bien sûr, les lettres et sciences humaines peuvent trouver leur place ». Je leur ai fait observer que dans la définition que leur document donne des sciences et techniques de l'information, ils disent que c'est une partie des sciences de l'ingénieur. Je me suis demandé à haute voix comment les sciences humaines et sociales peuvent trouver leur place dans une fraction des sciences pour l'ingénieur. N'ayant pas obtenu de réponse, il me restait à poser une deuxième question qui a dû être jugée provocante par l'assemblée : « les sciences humaines et sociales seraient-elles la cerise sur le gâteau de l'informatique ». Ils ont

adopté leurs statuts et désigné un comité directeur. Le fonctionnement de ces groupes de spécialistes et d'experts, qui sont souvent des gens de très haute qualité, exclut de leurs champs de préoccupation et de réflexion des questions qui nous préoccupent, nous. Par conséquent, on ne peut pas manquer de s'interroger sur la signification de ces exclusions des sciences humaines et sociales du territoire dont les informaticiens revendiquent la maîtrise et qui nous concerne à tout niveau, en tant que scientifiques, en tant que citoyens, en tant qu'universitaires. Là, je dois dire qu'il y a un problème qui ne manque pas d'inquiéter. Je pense qu'il y a une vision impérialiste du monde des techniciens qui fait que les autres s'ils sont là, font de la figuration plus ou moins intelligente, point final. À ceci nous ne sommes pas prêts à souscrire.

- 9 Béatrice Galinon-Méléneq, maître de conférences à l'Université Bordeaux 3 (ISIC) : Puisqu'il y a des professionnels, je voudrais leur dire qu'on les associe à ce débat sur les perspectives des SIC. Depuis une dizaine d'années, nous avons formé avec soin des étudiants en essayant de concilier une approche théorique fondée sur les théories que nous avons évoquées et sur l'histoire des SIC. Une professionnalisation donc quand nous avons évoqué tout à l'heure un appel aux consultants. Nous avons là une définition un peu passéiste des cabinets de consultants. Dans l'avenir, si nous sommes amenés à faire appel à ces cabinets de consultants et donc à ces étudiants que nous avons formés, nous leur faisons confiance pour faire cette synthèse entre l'approche théorique et l'approche pratique.
- 10 Alain Janel, professeur à l'Université Bordeaux 2 : D'abord je remercie les organisateurs d'avoir invité quelqu'un qui ne fait pas partie des SIC mais des sciences de l'éducation. En premier lieu, je voudrais dire par rapport à R. Escarpit qu'il a profondément marqué tout un courant des sciences de l'éducation. Je voulais rebondir sur la proposition que vous faisiez, professeur Dagenais, de faire une éducation du citoyen. Il y a quelque chose que j'ai remarqué il y a un an, quand j'ai fait une étude sur la place des SIC dans la formation des jeunes, en particulier au niveau des UFR, et aussi la place des SIC dans l'enseignement des sciences de l'éducation. Je me suis aperçu qu'à part des cas extrêmement particuliers, tel que le cas de Geneviève Jacquinet, on trouvait très peu de participation des SIC dans la formation des futurs formateurs, des futurs enseignants et des futurs éducateurs dans les départements des sciences de l'éducation et dans les UFR. Ce vide, cette non-présence, attire la présence des gens qui enseignent des techniques de communication comme Hugues Hotier l'a souligné. Alors, je voudrais simplement apporter ma pierre à la discussion de ce matin en disant qu'il faut absolument défendre la position des SIC dans les sciences de l'éducation parce que dès le départ, quand Robert Escarpit intervenait au niveau de la Ligue de l'enseignement, pour indiquer qu'il était important de parler de la communication au niveau de l'éducation des jeunes enfants, des lycéens et des futurs étudiants, il y avait une piste qui a été abandonnée. Nous sommes quelques-unes à avoir une formation en Sciences de l'information et de la communication et à pouvoir intervenir au niveau des sciences de l'éducation.